

Jacques Henric : "C'est la monogamie qui est compliquée"

Il est le mari de la plus célèbre des femmes infidèles, Catherine Millet, qui vient d'offrir au grand public le récit de ses aventures multiples. Réactions d'un homme amoureux ayant su transcender la jalousie.

Ils ont pulvérisé les limites de l'infidélité en exhibant sans complexe la vérité de leurs désirs. Lui, c'est Jacques Henric, qui dévoile le corps de sa femme dans *Légendes de Catherine M.*, son « essai-album photo ». Elle, c'est Catherine Millet, qui établit en simultanée le compte rendu clinique de ses aventures extra-conjugales les plus crues dans *La Vie sexuelle de Catherine M.* Démarche artistique ou voile levé sur des pratiques taboues ?

Pour aller plus loin

Essayiste et romancier, Jacques Henric est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages, dont *L'Habitation des femmes*, *Adoration perpétuelles* (Le Seuil, 1998 et 1994), et vient de publier *Légendes de Catherine M.* (Denoël). Il collabore à "Art Press", revue d'art contemporain dirigée par sa femme Catherine Millet. Ils n'ont pas d'enfants, et revendiquent une liberté de mœurs.

Le mot infidélité est-il rayé de votre vocabulaire ?

Jacques Henric : Je n'utilise pas le vocabulaire lié au couple monogamique : maîtresse, amant, épouse ou conjoint.

Psychologies : Où placez-vous la fidélité ?

Jacques Henric : Dans le sentiment, la passion amoureuse. Si Catherine m'avait dit un jour : « J'ai rencontré un homme avec lequel j'ai envie de vivre un moment », cela m'aurait été pénible. Ce qui ne signifie pas que nos aventures étaient dépourvues de sentiments, mais elles restaient discrètes. Et pendant trente ans, nous n'avons pas, à ma connaissance, éprouvé de passion pour quelqu'un d'autre.

Psychologies : Aviez-vous décidé de ne pas vous raconter vos aventures ?

Jacques Henric : Quand j'ai rencontré Catherine, j'avais déjà publié un livre et j'admirais des écrivains comme Bataille ou Sade. A cette époque, on se racontait nos aventures. Il est vrai que son personnage, la singularité et l'audace de ses expériences, même si je ne les partageais pas, alimentaient mes fantasmes. Avoir dans sa vie un être qui incarne et pratique, sans culpabilité ni pathos, des théories auxquelles on croit, c'est pain bénit pour un écrivain. Quand nous avons décidé de partager notre vie, le silence sur nos relations extérieures s'est fait de lui-même. Nous étions profondément liés à plusieurs niveaux – affectif, sexuel, professionnel, politique – mais sur le reste, nous gardions le secret. J'ai toujours pensé que notre couple n'aurait pas survécu à la transparence, qui favorise, à la longue, un jeu de pouvoir pervers.

Psychologies : La jalousie vous est-elle étrangère ?

Jacques Henric : Je connais les souffrances de la jalousie, même si cela peut paraître incohérent au vu de nos pratiques. L'amour sans la haine n'existe pas, sauf chez les

mystiques. Et sans jalousie, l'œuvre de Proust, de Bataille ou de Joyce n'existerait pas non plus. C'est un moteur de l'art, qu'il faut pouvoir maîtriser, transformer, transcender, pour ne pas devenir un jaloux paranoïaque. Saint Paul disait approximativement : « L'amour est magnanime, il espère en tout, il croit en tout, il supporte tout. » On peut essayer de tendre vers cet horizon, pour être au plus près de sa propre vérité et pour accepter celle de l'autre.

Psychologies : Pour vous, y a-t-il des limites à la liberté sexuelle ?

Jacques Henric : Non. Catherine faisait ce qu'elle voulait et moi aussi. S'il m'est arrivé de lui dire : « Non, pas celui-là », c'est que je sentais qu'il entraînait dans un jeu de pouvoir avec moi. Là, je réagissais mal.

Psychologies : Est-ce facile de gérer une vie de couple et des aventures ?

Jacques Henric : C'est la monogamie qui est compliquée. Pour moi, il est anormal de passer sa vie avec le même être, de ne pas connaître d'autres corps, d'autres univers. Notre quotidien a peu souffert de nos aventures, que nous avons le plus souvent dans la journée ou, pour Catherine, pendant ses voyages professionnels. Et puis, il y avait entre nous beaucoup de respect et d'attention. Par exemple, nous n'avons jamais passé une nuit dehors sans prévenir l'autre.

Psychologies : N'avez-vous pas éprouvé des sentiments de rejet ou de dégoût en imaginant votre femme dans des situations scabreuses ?

Jacques Henric : Si j'apprenais qu'elle pratiquait beaucoup de formes de déviations sexuelles, comme ce qui touche à la scatologie, je pourrais avoir un sentiment de rejet physique, mais pas de rejet moral.

Psychologies : Trente ans de photos de nus de votre femme, c'est votre forme de fidélité?

Jacques Henric : Je trouvais simplement son corps beau, excitant et disponible. Il occupe dans mes romans une place prépondérante, et j'ai besoin d'une importante quantité de documents sur ce corps pour alimenter mon imaginaire. Il m'est plus facile de demander à la femme avec laquelle je vis de poser nue, surtout si elle a peu d'inhibitions, que de m'adresser à une inconnue.

Psychologies : “La photo n'est peut-être qu'un des moyens de multiplier les regards de désir se posant sur un corps, de l'embraser.” Est-ce une façon de vous réapproprier le corps de votre femme ?

Jacques Henric : Quand je photographie Catherine dans des lieux publics, j'alimente mon désir. Pour désirer quelqu'un, il faut qu'il soit désiré par un tiers. Donc plus je donne ce corps à voir, et en particulier avec ce livre, plus je multiplie le désir. On peut juger que je la prostitue moralement... En même temps, elle est ma source d'inspiration, tous les corps et toutes les existences de femmes qui habitent mes livres ont été façonnés à partir d'elle.

Psychologies : Comment avez-vous réagi à la publication de son livre ?

Jacques Henric : Je l'ai toujours encouragé à l'écrire, et son succès me ravit...